

Corinne Desarzens

**Un Noël avec Winston**



Corinne Desarzens

**Un Noël avec Winston**

La Baconnière

The Owl and the Pussy-Cat went to sea  
In a beautiful pea-green boat,  
They took some honey, and plenty of money,  
Wrapped up in a five-pound note.  
The Owl looked up to the stars above,  
And sang to a small guitar,  
“O lovely Pussy ! O Pussy my love,  
What a beautiful Pussy you are !”

(...)

Pussy said to the Owl, “You elegant fowl !  
How charmingly sweet you sing !  
O let us be married ! too long we have tarried :  
But what shall we do for a ring ?”  
They sailed away, for a year and a day,  
To the land where the Bong-Tree grows  
And there in a wood a Piggy-Wig stood  
With a ring at the end of his nose.

(...)

“Dear Pig, are you willing to sell for one shilling  
Your ring ?” Said the Piggy, “I will.”  
So they took it away, and were married next day  
By the Turkey who lives on the hill. (...)

Edward Lear, 1871

Jabberwocky!

Lewis Carroll, 1871

*Pour tous les lendemains*

Le meilleur moment, lors d'une fête, c'est l'avant et l'après. L'avant, plein d'appréhension, à élaborer les étapes des préparatifs, saisi par l'envie de fuir loin des aiguilles de la montre et d'ignorer le coup de gong à l'arrivée des premiers invités. L'après, une cuisse de poulet à la main, très tard, un sourire ruisselant de graisse, se laissant accueillir par la nuit ouverte. Le moment d'assister à l'effondrement des matières, de jubiler à l'arrogance enfin courbée d'un plat vedette, de dire merci à l'eau chaude consolant la vaisselle, oscillant entre l'envie de rester debout le plus longtemps possible, observant comme jamais auparavant les sinuosités de la graisse contre les parois de l'évier, et celle de se jeter sur le premier lit venu, de s'y enterrer jusqu'au printemps, rêvant de se débarrasser de tout. Pour s'emparer, encore, d'un morceau de bleu de Gex avec les doigts.

Les contours encrés de montagnes, les longs jets de lassos capricieux des millibars, dans le bleu tenace, ou le presque vert du Morbier. Ce bleu de l'iris, cette fleur qui s'imprime elle-même, laissant les doigts tachés d'un bleu violacé.

Une fête se savoure deux fois. Avidement, la première. En freinant, hallucinant, décelant partout des présages, la deuxième.

Noël sert à ça.

Nous avons bien mangé. Nous avons mangé autrement.

L'assiette, comme le lit, est un carrefour. Un moment de vérité.

Car Noël, cette branche de genévrier qui peut être un champ  
de mines, est d'abord une assiette.  
Et Winston, Winston Churchill, c'est Noël.  
Noël à lui tout seul.

La façade principale de Blenheim, colossale bâtisse de l'Oxfordshire, mesure cent soixante mètres de long. Un renflement central, sein unique et bombé, coup d'estomac repoussant la table, sépare deux ailes aux mouvements majestueux d'une traîne balayant les pelouses. C'est dans une petite pièce, la plus proche de l'entrée que naît Winston, à une heure et demie du matin, le 30 novembre 1874. Le duc d'Édimbourg naîtra sur une table de cuisine. Les familles royales aiment les coutumes archaïques. C'est le temps de l'Avent, à Blenheim. Bourdonne l'es-saim des domestiques, qui doivent rester invisibles. Les usages en vigueur, qui ne connaissent pas le rond de serviette aux initiales ou au nom de qui va s'essuyer plusieurs fois avec la même serviette, imposent de laver le linge de table après chaque repas. C'est le temps, déjà, des préparatifs de Noël, de tous ces Noëls de son enfance que le petit bouledogue au poil de feu passera loin de ses parents. De sa mère américaine aspirée par le tourbillon des bals et des liaisons. Des parents à qui Winston, suppliant, désespéré, écrira soixante fois et qui ne lui répondront, eux, que six fois. Une étoile polaire, qu'il aimera tendrement sans qu'elle lui rende, ou trop tardivement, cette tendresse. Un père dédaigneux, sans cesse enclin aux reproches, que Winston passera toute sa vie à vénérer. Une nounou quinquagénaire au nom glacial, Mrs Everest, qui lui dispensera la seule vraie chaleur, lui aux fesses entaillées par les coups de canne souvent administrés dans

son école, Harrow. Tu seras bien, là-haut, c'est sur les collines, tu verras. Il joue aux échecs, élève des vers à soie, dessine, joue du violoncelle et remporte une coupe d'escrime. À quatorze ans, il peut réciter 1 200 vers des *Lais de la Rome antique* de Macaulay et des scènes entières de Shakespeare. Par la suite, Shelley et Byron, *Childe Harold* de celui-ci précisément dont Winston extraira l'appellation de Nations Unies, et puis Keats. Qui ? Keats, l'auteur encore inconnu de cette *Ode to a Nightingale* qu'il s'empressera d'apprendre par cœur. Ces ressources, ces boucliers, ces pétards dans l'ourlet du suaire, ces passages essentiels qui, plus tard, maintiendront le moral des troupes en guerre, Winston se souciant autant du chant choral que de la pénurie de cartes à jouer.

Cette attention à laquelle il n'a jamais eu droit, petit, explique l'enjouement fébrile et si contagieux qui incitera ses invités à se mettre à quatre pattes sur le parquet pour le voir reconstituer, avec des verres et des carafes, les phases décisives des batailles menées par ses ancêtres, les ducs de Marlborough. À Gettysburg, Winston désarçonnera le guide en le corrigeant sur la disposition des troupes et des canons.

À seize ans, il écrit à un ami qu'il pressent *une invasion d'une ampleur inouïe* et l'assure qu'il sera à la hauteur le moment venu pour sauver la capitale et l'Empire. Son école : la caserne. Son université : le champ de bataille. Son mentor occasionnel : un amant de sa mère qui lui apprend comment utiliser, à la manière d'un orgue, chaque note de la voix humaine. Son premier grand amour : l'Empire. Car il tombe éperdument amoureux, oui, de toutes ces zones en rose sur la carte, des Indes malgré les *suttees*, les bûchers dressés pour les veuves, et les *thugees*, les assassinats rituels des voyageurs. L'Empire dont il décrit si bien la chaleur, *si dense qu'on peut la soulever avec les mains, qui appuie sur les épaules comme un sac à dos et qui pèse sur la tête comme un cauchemar*.

Pour l'instant, il n'est pas encore l'homme au cigare, ni l'icône de 1941, ce lion hargneux et au nez court à la Grace Kelly, immortalisé au moment où Yousuf Karsh, jeune photographe d'origine arménienne installé au Canada, vient de lui enlever, justement, *if you please, Sir*, son cigare de la bouche. Pas encore le bon vivant au sourire ensorcelant, prônant, à la Curnonsky – dont il est de deux ans le cadet –, la pratique raisonnée de tous les excès et l'abstention nonchalante de tous les sports. Le golf? Autant courir après une pilule de quinine. Et la course? Oui, s'il faut échapper aux suffragettes qui l'attaquent, un fouet de cheval à la main.

Or il en pratique beaucoup, en réalité, et manifeste une extraordinaire agilité jusqu'à épuiser, à un âge avancé, son garde du corps, le fidèle inspecteur Thompson qui, lui, perdra 12 kilos en tentant de suivre son rythme. Poussé sur les scènes d'action, Winston s'expose à tous les dangers, bat un chiffre record du nombre d'accidents, d'une grave chute d'arbre à l'âge de dix-neuf ans aux fractures répétées et à la participation, avant même la Première Guerre, à quatre conflits en terres lointaines, en mission au Soudan puis contre les Boers, en Afrique du Sud. Durant une nuit effroyable, errant dans le désert sur une centaine de kilomètres après avoir échappé à une embuscade, son sauvetage sera Orion, cette constellation en forme de sablier, ce même filet d'étoiles qui, quelque temps plus tard et sans boussole, lui sauvera une seconde fois la vie.

Le voici à Durban en Afrique du Sud, acclamé en héros le soir de Noël 1899.

Il chassera le rhinocéros et le crocodile, et puis le phacochère à la lance. Lui-même écorché vif, sans anesthésie, il donnera un peu de sa peau, du diamètre d'une pièce de monnaie, pour la faire greffer sur un ami en danger. Un peu de son épiderme délicat, si délicat que Winston se contentera facilement du meilleur.

De sous-vêtements de soie, de bottes Lobb et de pantoufles en antilope grise de chez Hook, Knowles & Co.

Une vie quotidienne tout aussi mouvementée, mordant sur le trottoir, en voiture, pour contourner les embouteillages, glissant un chèque de deux guinées dans une enveloppe pour remercier la chiromancienne qui lui annonce *de grandes difficultés* tout en lui promettant *le sommet*. Une vie déjà si mouvementée et si fertile en rebondissements qu'on peine à imaginer ce qui peut lui arriver de plus.

Or nous ne sommes qu'en 1908.

Page 80, et il y en a 1 212, dans cette biographie d'Andrew Roberts, sans doute la plus fluide parmi le millier d'autres déjà parues.

L'a-t-on imaginé jeune ?

À la recherche d'un marque-page, je tombe sur un horaire des marées de 1968, de la région de Beg-Meil dans le Finistère où nous passions nos vacances en famille. Huit colonnes détaillant les phases de la lune commandant les hautes eaux et les basses eaux de cette mer séparant la France du royaume, là-bas, du charbon et de la brique rouge.

Là-bas. Vibre un petit nerf.

Plus tard, nous avons eu pour voisins Donald et Patricia Prater, Britanniques de retour de Nouvelle-Zélande, une fois leurs trois enfants élevés. Donald à la prestance espiègle et au sourire fugace avait combattu au 4<sup>e</sup> bataillon des Royal Fusiliers. *J'ai fait la bataille du désert*, se contentait-il de dire en guise de présentation, persuadé que c'était bien assez, ne se doutant pas de notre ignorance. Les êtres humains ont parfois d'autres qualités insoupçonnées, parfaitement non négociables, qui suscitent autour d'eux une admiration immédiate, où qu'ils se trouvent. Une chanson a capella, trois vers d'un poème, une mélodie sans raison provoquent un effet de surprise qui parfois serre le cœur. Négligeable ? Une minute, à peine, tient en respect et peut sauver la vie. Notre voisin possédait un petit instrument à cordes, un petit instrument de rien qui, d'emblée le faisait aimer de tous.

Mon père était jaloux, non de la bataille ni du sourire, ni même de la prestance, mais de l'humeur toujours généreuse, ensoleillée, naturelle de son voisin, et surtout parce que Donald jouait du banjo.

Il jouait du banjo à Noël.

1908 : l'année où Winston, trente-trois ans, se rend à un dîner auquel, à la dernière minute et pour éviter d'être treize à table, l'hôtesse a convié Clementine Hozier, vingt-trois ans, qui consulte l'état de ses gants, hésite et ne tente que de faire durer sa robe blanche empesée. Winston a été fiancé deux ou trois fois, Clementine aussi, la troisième avec un lord qui avait les faveurs de sa mère, manœuvrant pour les laisser seuls, lâchés dans un labyrinthe toute une après-midi, mais cela n'avait rien donné.

Fiasco qui, à la mère de Clementine, rappelle celui de la *Cerisaie* de Tchekhov, quand les anciens maîtres du domaine laissent seuls Lopakhine et Varia. Et que se passe-t-il ? Rien, justement. Ils ne se disent que quelques phrases plates, parlent du froid, du thermomètre qui est cassé, de cette maison abandonnée, qui sera vendue et qu'on ne reverra plus.

Tout le contraire survient, à ce dîner de 1908, de la sensation de démangeaison au ravissement, traversés, l'un et l'autre, par ce *hunch*, sorte d'intuition soudaine, hors de toute attente, presque toujours juste.

Mille sept cents lettres, roucoulantes ou austères, échangées plus tard, Clementine sera toujours la reine de Winston. Mille sept cents, c'est aussi le nombre de discours qu'il prononcera d'ici la Deuxième Guerre. Avec un système anti-trous de mémoire bien à lui, mis au point depuis des décennies, en retenant les mots clefs de chaque phrase, scandés et relancés, dans le style psaumes.

Une liturgie de répons et de confirmations, grâce à des mots pivots, comme passés au stabilo avant l'heure, qui phosphorent dans la mémoire. Apprendre un poème revient à entrer dans une maison inconnue, détailler les meubles et enregistrer aussitôt leur position dans l'espace, se laisser surprendre par le volume, la couleur, la matière, la hauteur où sont accrochés les miroirs et les tableaux, comprendre la circulation et l'usage des couloirs. Visualiser l'ensemble. Retenir une voix impossible à reproduire mais que l'aptitude à la métaphore associe spontanément à une couleur : bleu métallisé, celle-ci, ocre, celle-là. Et pour mémoriser des chiffres, des numéros de téléphone ou de plaques minéralogiques, les espions ne pratiquaient pas autrement alors : fauteuil de cuir rouge équivalant à 3, canapé de tissu gris, 9, jambes croisées, 21...

La mémoire elle aussi est un labyrinthe, et la fulgurance des connexions, une merveille. Tandis que le voleur d'une carte de crédit fouille le bureau, les sacs, les agendas et l'appartement entier pour tenter de reconstituer les quatre ou six chiffres du code, parvenir à mettre en relation, le temps d'un battement de paupières, un extrait de la Bible avec une action est bien autre chose. Deutéronome 3:27 ? Monte au sommet, tourne tes regards vers l'occident. Autrement dit : *Tourne à gauche !*

D'abord ministre de l'Intérieur avant de devenir premier lord de l'Amirauté en 1911, Winston emménage avec Clementine dans un appartement à cinq domestiques : ils vont avec le package, ceux-ci, et le détenteur d'une charge d'État se doit de les rétribuer lui-même. La situation du couple reste longtemps précaire, quel qu'en soit le prestige. Winston voudrait manger du canard, sa dame l'en dissuade et le gronde, il insiste en lui faisant observer que les crocos du zoo de Londres en ont, eux, tant qu'ils veulent, du canard. Toute sa vie, ce que lui rapporteront ses articles et ses livres dépassera son traitement aux plus hautes fonctions. Ministre, il relèvera le montant de la retraite vieillesse, quelques sterlings, pas grand-chose de plus, sauf quand on ne les a pas. Et il se souvient, lorsqu'il montrait les taudis de Manchester à un copain, autrefois : *Tu t'imagines habiter dans une rue comme ça, sans jamais rien voir de beau, sans jamais rien manger de bon, sans jamais rien dire d'intelligent ?*

Sans aucun Noël, se retient-il d'ajouter.

Pas un jour sans que les puissants réclament de solidarité, mais sans commisération pour le logement.

Très loin de la hantise de se retrouver treize à table.

À la première réunion, en mai 1911, de l'*Other Club*, qui succède au plus coincé, plus sévère et bien moins panaché *Club* tout court, le menu, pardon le *bill of fare*, Winston tenant à cette appellation, décline œufs de pluvier, consommé, saumon de la Tay, médaillon de veau, canard – enfin, enfin – d'Aylesbury farci à

l'anglaise et canapés Diane. Treize ? Sur une chaise supplémentaire est installé un chat noir en bois de soixante centimètres, prénommé Gaspard, une serviette nouée autour du cou, auquel tout le repas, plat après plat, est servi.



12. Churchill, First Lord of the Admiralty, inspecting bare-footed trainee sailors, 1912.

*Blessings*  
C